



Théâtre
Antoine
Vitez

SAISON 2015 - 2016

HUMANITES IMPROBABLES

DOSSIER DE SPECTACLE

Ce quelque chose qui est là...

mercredi 27 avril à 20h30

d'après *La nuit tombée* d'Antoine Choplin

Mise en scène - **Chantal Morel**

Equipe de création théâtrale, Grenoble



photo Patrick Najean

Théâtre Antoine Vitez - Aix-Marseille Université
29 av Robert Schuman - 13621 Aix-en-Provence cedex 1
theatre-vitez.com - 04 13 55 35 76

Ce quelque chose qui est là...

**D'APRES LA NUIT TOMBEE, D'ANTOINE CHOPLIN
UNE MISE EN SCENE DE CHANTAL MOREL**



Ce quelque chose qui est là. . .

D'après *La nuit tombée*, d'Antoine Choplin

Mise en scène Chantal Morel

Musique et système son Patrick Najean

Avec Roland Depauw et François Jaulin

et la complicité de :

Nabil Er'Rafii : Voix de Piotr

Chris Sahm : Voix de Véra

Christiane Soulat : Voix de Svetlana

Sophie Vaude : Voix de la vieille femme

La maquette de **Basile Puech**, les marionnettes et le masque de **Judith Dubois**.

Ce quelque chose qui est là... est coproduit par l'Équipe de Création Théâtrale et le Festival de Caves.

Il a vu le jour grâce à l'aide de Maurice Gubian qui nous a hébergés à la Bergerie (Bouvières, 26), d'Alexandra Saint Pierre, Kevin Gastaldin, Antoine Chamussy, et Thomas Hermier.

La nuit tombée d'Antoine Choplin est sorti aux éditions de la Fosse aux ours en 2012 et a été réédité chez Points en 2014.

« Ca va te paraître étrange peut-être, mais cette zone, même avec sa poisse qui s'est fichue partout et qu'en finit pas de te coller à la peau, hé ben c'est un endroit que j'aime bien. Je m'y sens pas si mal. Sûr que c'est autre chose que le monde normal. Disons que c'est pas la même pourriture. Mais, à choisir, je crois que je préfère la pourriture d'ici. Elle est peut-être aussi vicelarde que l'autre mais, comment dire, avec elle tu valdingues quand même pas autant dans le caniveau. »

Kouzma

*On punira celui qui souffre
précisément parce qu'il
souffre. . .*

Günther Anders

Cela aurait pu aussi s'appeler « *Nous reviendrons bientôt* » C'est ce que les habitants des villages autour de Tchernobyl ont écrit sur la porte de leur maison en partant...

Le livre s'appelle *La nuit tombée*. C'est l'histoire de Gouri qui revient à Pripiat, dans la zone interdite. Il veut y récupérer quelque chose. Sur le chemin, il passera voir Iakov et Véra. Ils parleront. Boiront de la vodka. C'est tout. Les mots sont humbles, les personnages peuvent y puiser leurs vies fictives.

Cette histoire simple, et les contraintes qu'elles nous imposent pour se donner à voir et à entendre, nous conduit à renouer avec ce qui, au théâtre, se noie dans les recherches de la technique contemporaine. Technique qui fut l'immense chantier d'Anders. « *Le « trop grand » nous laisse froids, mieux (car le froid serait encore une sorte de sentir) même pas froids, mais complètement intouchés ; nous devenons des analphabètes de l'émotion* ».

Ainsi, l'humble et la mesure (la nôtre, l'humaine) redonnent au théâtre de quoi se redresser de la honte qui le pousse à délaissier sa tâche la plus difficile : humaniser l'être humain.

Chantal Morel



Bibliographie subjective

Avant de commencer l'adaptation du texte d'Antoine Choplin, l'équipe du spectacle s'est nourrie de textes forts. Sans ces rencontres littéraires, peut-être n'aurions-nous pas accueilli aussi bien en nous *La Nuit tombée* :

- GIONO, Jean, *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix*, 1938
L'homme qui plantait des arbres, 1953
- JACCOTTET, Philippe, *Cahier de verdure*, 1990
Tout n'est pas dit, 1994
- ANDERS, Günther, *Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse ?*
2001
Correspondance avec Claude Eatherly, in *Hiroshima est partout*, 2008
- RAMUZ, Charles-Ferdinand, *La grande peur dans la montagne*, 1975

Et Henri THOREAU, Jean-Christophe BAILLY...

La belle écriture d'Antoine Choplin se retrouve dans plus d'une dizaine de livres – romans, essais, poésie- publiés depuis 2001 :

- La Manifestation*, Éditions du Petit Véhicule, 2001
Tambour et peignoir incarnat, Éditions du Petit Véhicule, 2001
Des âmes en goguette, Éditions du Petit Véhicule, 2002
Radeau, Éditions La Fosse aux ours, 2003
Léger fracas du monde, Éditions La Fosse aux ours, 2004
L'Impasse, Éditions La Fosse aux ours, 2006
Cairns : et autres fragments paysagers pour marcheur en terrain pentu, Éditions La Dragonne, 2007
Cour Nord, Éditions du Rouergue, 2009
Apnées, Éditions La Fosse aux Ours, 2009
Le Héron de Guernica, Éditions du Rouergue, 2011
Debout sur la terre, Éditions La Passe du Vent, 2012
La Nuit tombée, Éditions La Fosse aux ours, 2012
Les cargos glissent à l'horizon des rues, Éditions Cénomane, 2013

"Je n'ai jamais été en prise directe avec les sujets que j'aborde. Je parle plutôt de choses qui me sont étrangères. Chaque roman est pour moi l'occasion d'édifier un petit laboratoire de travail, une sorte de vivarium. Quand j'ai commencé à écrire, je me suis senti comme un physicien qui allume la mèche, ignorant les ingrédients de sa cornue : il ne sait pas trop ce qui va se passer."

Antoine Choplin

Tchernobyl, 26 avril 1986

Ce quelque chose qui est là... a été créé le 26 avril 2014 à Lyon.

28 ans auparavant, jour pour jour, le réacteur n°4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl explosait à 1h23 du matin, initiant la plus grande catastrophe nucléaire de l'histoire.

Durant les deux semaines qui ont immédiatement suivi cette explosion, des centaines d'hommes, pompiers en tête, sont envoyés sur place pour éteindre l'incendie et calfeutrer le réacteur dont le toit béant laisse échapper un interminable nuage de fumée saturée d'éléments radioactifs. Pendant ce temps, le nuage dit « de Tchernobyl » prenait de l'ampleur et survolait toute l'Europe sans se soucier des frontières...

A partir du mois de mai, des centaines de milliers d'hommes venus de tout le bloc soviétique affluent sur la zone interdite dessinée au compas autour de la centrale : ce sont les « liquidateurs » qui seront chargés de nettoyer la zone – retourner la terre des champs et la couvrir de sable, évacuer les villages et détruire les habitations devenues trop dangereuses, tuer les animaux présents sur la zone pour éviter qu'ils ne propagent des éléments radioactifs.

Les liquidateurs travaillent avec très peu de matériel, parfois à mains nues. Les précautions élémentaires ne sont pas toujours respectées. Des milliers d'hommes mourront des conséquences de ce nettoyage – mais ils auront épargné des milliers de vies.

Des centaines de milliers d'Ukrainiens et de Biélorusses sont déplacées sur cette même période : les habitants de Pripiat, de Tchernobyl et des environs. Assurés qu'ils pourraient rentrer chez eux quelques jours plus tard, ces gens ont quitté leur foyer en quelques heures. La plupart n'ont jamais pu rentrer chez eux.

Vingt-huit années après l'explosion, les chiffres annoncés par les autorités concernant le nombre de décès et de maladies graves entraînés par la radioactivité restent largement contestés. De nombreux collectifs, associations, partis, militent encore pour que soient réévalués ces chiffres vraisemblablement minorés par rapport à la réalité.

Aujourd'hui Pripiat est une ville fantôme où la végétation reprend ses droits comme dans toute la zone interdite – paradis paradoxal où la faune et la flore semblent avoir gagné un territoire tranquille alors que les malformations et anomalies végétales et animales continuent à témoigner de la catastrophe nucléaire. Quelques centaines de personnes sont retournées vivre sur cette zone étrange devenue laboratoire scientifique à ciel ouvert, site de tourisme semi-clandestin et territoire à arpenter pour les photographes, vidéastes et écrivains...

Günther Anders et l'effroi du nucléaire

Extrait de *Hiroshima est partout*, Günther Anders, éditions du Seuil, 2008

Il existe, de fait, des situations qui rendent caduque toute méfiance ; des situations où les flatteurs ne peuvent pas continuer à flatter et où les agents chargés de missions officielles ne peuvent persister dans leurs visées exclusivement tactiques ; en un mot, des situations où même ceux-là, qu'ils le veuillent ou non, redeviennent des hommes. Un exemple d'une telle situation fut cette soirée à Hiroshima au cours de laquelle nous rencontrâmes les survivants, et au cours de laquelle ces derniers racontèrent en chuchotant (comme si c'était une honte d'être une victime) leurs « expériences ». Il se peut que, jusque là aient subsisté des barrières entre les délégués étrangers les uns aux autres. Mais elles tombèrent au cours de ces heures-là. Ce soir-là si quelqu'un nous avait communiqué sous le sceau du secret qu'il ne saurait être question d'intérêt authentique pour ces récits chez les délégués X ou Y, parce que ceux-ci ne participaient à ce congrès qu'au motif exclusif d'imposer telle ou telle vue, en leur nom propre ou en celui de leurs commanditaires, alors nous aurions réagi à de telles remarques par un simple haussement d'épaules. A supposer même que X ou Y ne fussent vraiment venus que pour des motifs tactiques ou propagandistes (ce qui reste à prouver), affirmer que, lorsque ces hommes ont pâli à l'écoute de ces récits, ils auraient pâli pour des raisons purement tactiques ou propagandistes, voilà qui serait un pur non-sens.

Et il ne nous aurait pas semblé moins insensé que quelqu'un tente de nous resserrer la rumeur populaire, sans cesse réchauffée par les chauvins de tous les pays, de la totale différence des manières de sentir selon les diverses races. Rien n'est plus éloigné de moi que de vouloir contester sans plus les différences d'être qui résultent des différences d'origine. Mais celui qui les monnaie en différences d'essence définitives, celui qui les utilise pour affirmer que la compréhension « d'une rive à l'autre » serait exclue, celui-là parle ou bien en ignorant ou dans une intention malveillante. Il faut commencer par avoir séjourné dans un cercle composé de représentants de tous les peuples de la Terre pour comprendre à quel point l'humanité commune est une réalité évidente et massive. Et cette communauté n'est pas donnée, comme on l'affirme si volontiers, par un ténu dénominateur commun, par exemple par la présence généralisée de la rationalité ou de la raison, mais avant tout par une « universalité du cœur ». Il nous est même arrivé quelque fois tout l'inverse : alors que nous étions tous portés par une seule et commune vague du sentiment, la différence ultime qui restait était justement celle de la rationalité, à savoir la différence des styles de pensée.

Je le répète, j'ai surtout à l'esprit cette soirée au cours de laquelle les victimes survivantes d'Hiroshima tentèrent de nous décrire la seconde à laquelle c'est arrivé, et les minutes et les heures qui ont suivi cette seconde. L'homme d'affaire européen qui s'était égaré un instant dans le jardin de l'hôtel où nous étions réunis et qui nous a vus, tous, Blancs, Noirs, Jaunes et Bruns dans la même attitude, c'est-à-dire les yeux baissés vers le sol, a certainement vu un rituel communautaire dans ce comportement identique, ou alors il a dû être persuadé que nous étions en train d'accomplir là une expérience en commun. Inutile de souligner une fois encore que l'identité du comportement n'était rien d'autre que l'identité du sentiment.

Vous allez demander de quoi était fait ce sentiment, identique chez nous tous. La réponse à cette question – et elle n’a cessé d’être donnée dans d’autres conversations et par des bouches à chaque fois différentes : ce sentiment consistait dans le fait que nous avions *honte* les uns devant les autres, et, plus exactement, que *nous avions honte d’être des hommes*.

Voilà qui peut sembler étrange, peut-être même prétentieux, ou même apparaître d’un manque de solidarité révoltant. C’est possible. Nous n’avions pas le temps d’y réfléchir. Reste que la première réaction fut de refus ; refus de reconnaître comme étant des nôtres, refus de nous compter parmi ceux qui avaient été capables de faire cela à l’un d’entre nous.

Qu’on ne se méprenne pas. Ce qui est décisif n’est pas l’élément de désolidarisation que comportait ce sentiment de honte, mais à l’inverse, justement, la communauté de cette désolidarisation, c’est-à-dire la nouvelle solidarité devenue réalité à cet instant. C’est pourquoi il est déplacé de s’indigner de cette honte (que j’ai vécue souvent après mon retour). En ce qui me concerne en tout cas, jamais je n’ai ressenti avec une telle force et une telle douleur ce qu’est l’ « humanité » (*Menschheit*) qu’en ces heures de désolidarisation. Lorsque des voisins à côté de toi –peu importe qu’ils soient africains, américains, allemands, russes, birmans ou japonais- perdent l’usage de la parole pour la même raison que toi, alors l’humanité en nous n’en est pas blessée, mais bien plutôt rétablie ; et peut-être même réellement établie.

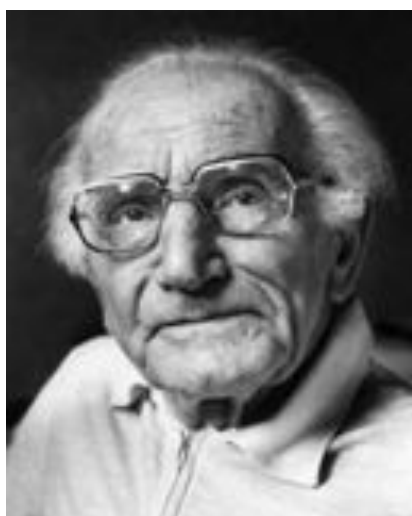
C’est pour cette raison que je dédie les pages qui vont suivre à ceux qui ont eu honte devant moi d’être des hommes, comme moi j’ai eu honte devant eux d’être un homme.



... Des petits morceaux dont la connexion n'est pas prédéterminée...

Gilles Deleuze

« (...) S'agissant de l'épithète de romantique, je ne lâchais pas mon contradicteur avant qu'il consentît à me répondre que « mon romantisme » tenait au fait que « je restais attaché,, avec un entêtement évident, à une conception humaine de l'homme » (...) La supposition restée implicite que l'homme pourrait précisément être défini autrement que comme « humain », et aussi le fait que cela ne déconcerta aucun de ceux qui participaient à la discussion, tout cela contribua, à mes yeux, à donner à l'incident une allure passablement sinistre » L'obsolescence de l'homme. Günther Anders



Nous avons été accompagnés dans ce travail par Günther Anders.

Qui est Günther Anders ? D'abord cette jolie histoire sur ce nom qui n'est pas celui de sa naissance. Il est né Günther Stern à Breslau en 1902. Bloqué dans sa volonté de briguer un poste d'esthétique de la musique à l'université de Francfort, les places étant déjà réservées aux nazis, Brecht le fait rentrer au *Börsen-Courier* de Berlin comme homme à tout faire.

« (...) écrivant sur tous les sujets que les autres ne prenaient pas, aussi bien les viols d'enfants qu'un colloque sur Hegel ou une nouvelle policière. Il fallait bien que tous les jours il y eût quelque chose, pour que nous puissions vivre.

Jusqu'à ce que le directeur me lance : « Stop ! ça ne peut pas continuer ainsi ! Nous ne pouvons sortir la moitié de nos articles sous la signature de Günther Stern ! » - « Eh bien vous n'avez qu'à m'appeler autrement (anders), proposais-je. « Bien, dit-il, à partir de maintenant, vous vous appelez aussi Anders »

Marié avec Hannah Arendt, il partage avec elle l'enseignement philosophique de Heidegger et Husserl.

En 1933 il s'exile à Paris puis en Californie - là se trouvent déjà: Thomas Mann, Adorno et Horkheimer, Döblin, Schönberg, ce qui lui inspire ceci : *«Est-ce que ce n'est pas absurde, qu'il y ait eu au bord de l'océan Pacifique un groupe pareil, qui discutait politique, sociologie et philosophie, pendant qu'Hitler se déchaînait en Europe et qu'à Auschwitz, des millions de gens étaient réduits en cendres ?»*

Il rentre à Vienne, en 1949 et y meurt en 1992.

Le grand événement de sa vie de penseur fut la bombe d'Hiroshima : *« La stupeur dans laquelle m'avait plongé la fameuse nouvelle du 6 août 1945, je n'ai pas pu, durant de nombreuses années, la surmonter ou m'en défaire par la parole ».*

Günther Anders a régulièrement récusé la désignation de philosophe.

« ... **Des petits morceaux dont la connexion n'est pas prédéterminée...** » Deleuze

« *Ce quelque chose qui est là* » vient d'un chantier de travail. Les chantiers de théâtre, où nous nous convoquons les uns les autres pour tenter de déchiffrer une nouvelle piste dans la géographie du théâtre, dessinent des chemins de textes, d'auteurs, de pensées, de gestes... Ces chemins finissent par tracer une cartographie et par nous métamorphoser en aventuriers. Nous avançons à l'écoute des signes textuels qui se répondent par delà temps, espaces, langues... Nous offrant, dans l'abri des murs du théâtre, l'expérience d'une universalité silencieuse, troublante, dont la réalité est incontestable, familière, fraternelle : nous la reconnaissons, sans avoir à l'abstractiser. Nous délestant de toute recherche volontairement formelle/actuelle, car elle est contenue dans l'expédition. C'est ainsi que, partant de cette première envie d'arbres et de gardes forestiers, notre route croisa Günther Anders, son travail et sa vitale inquiétude.

« *Nos âmes sont restées très en retrait par rapport à la métamorphose qu'ont connue nos produits et donc notre monde (...). Il n'est pas complètement impossible que, nous qui fabriquons ces produits, soyons sur le point de construire un monde au pas duquel nous serions incapable de marcher et qu'il serait absolument au-dessus de nos forces de « comprendre », un monde qui excèderait absolument notre force de compréhension, la capacité de notre imagination et de nos émotions, tout comme notre responsabilité.(...) Nul d'entre nous n'est psychologiquement à la hauteur de ce développement technique : ce qui veut dire que pas un seul d'entre nous n'est en mesure de la maîtriser, en termes d'imagination d'émotion ou de morale* »

La pensée d'Anders associée aux mots d'Antoine Choplin nous permet d'oser ce champ d'expérience propre à l'humain.

Tout le travail d'Anders consiste à faire de celui qui a vécu « la chose » quelle qu'elle soit ou fût (Hiroshima, Auschwitz) le seul détenteur de la parole qui dit, de la parole qui laisse persistante la présence de l'homme au monde.

Plus, celui qui fait le monde avec cette parole, monde accueillant encore l'humain. Celui qui nous montre que « *nous savons que la catastrophe va se produire mais nous ne croyons pas ce que nous savons (...)* Ce nouveau clivage entre l'agir et ses effets condamne chacun à se concentrer sur son micromonde et personne ne possède la représentation de l'appareil dans son ensemble »

Ce « dans son ensemble » que plus personne ne possède, celui qui a vécu « la chose », lui, en possède le signal. Et ce signal, clignote dans l'irreprésenté comme ce qui permet de se représenter la chose...

« Le monde semble prendre une indépendance comme s'il se gouvernait lui-même, le monde devient machine (...) Et cette autonomie de la technique ira jusqu'à son terme qui est celui de l'obsolescence de l'homme (la fameuse date de péremption de nos yaourts) « *notre visée constante est de produire quelque chose qui peut fonctionner sans nous et se passer de notre assistance, de produire des outils par lesquels nous nous rendons superflus, par lesquels nous nous éliminons et nous « liquidons »*. La disparition programmée de l'homme s'accompagne d'une émotion : la honte de ne pas être soi-même le produit d'une fabrication, la honte

d'être né et de ne pas avoir été fait. (...) L'homme découvre qu'il a été jeté dans le monde et il se sent abandonné »

Préface de JP Dupuy à *Hiroshima est partout* (Anders)

Anders et Choplin, et le travail que cela suscita pour nous : cela parle-t-il de Tchernobyl- Hiroshima? Oui, bien sûr. Mais à l'échelle de celui pour qui ce n'est ni une nouvelle à la radio, ni un titre dans un journal, ni les mots d'un journaliste propre sur lui, en sécurité, assis et filmé. Ni images, ni sons lointains, ni commentaire, ni analyse, non, vie, vie. A l'échelle, à la mesure de celui qui vit, qui éprouve. A l'échelle du théâtre qui tente de nous envoyer le signal pour que l'on se représente. Et se représentant, que l'on devienne, chacun, celui qui sort de la stupeur pour retrouver la parole/action qui réduira l'écart entre produire, imaginer, agir, moraliser, éprouver.

Chantal Morel



Dans la presse. . .

Au Festival de Caves, Chantal Morel affine l'écriture d'Antoine Choplin

THÉÂTRE ET BALAGAN / Jean-Pierre Thibaudat / Publié le 05/05/2014

(...) J'ai vu «Ce quelque chose qui est là», une mise en scène de Chantal Morel, adaptation hyper sensible et sensuelle du roman d'Antoine Choplin, «*La nuit Tombée*» (Points poche). La cave est le lieu adéquat pour ce nouveau récit du sous-sol. Chantal Morel a souvent monté des spectacles à partir de textes de Dostoïevski dans son petit lieu à Grenoble, le P38, et ailleurs. Choplin est un romancier français vivant à Grenoble mais son roman nous entraîne en Ukraine, du côté de la frontière biélorusse, dans la « zone », le secteur interdit de Tchernobyl (ce nom ne traverse jamais le texte).

Gouri habitait là, à Pripiat. Peu après la catastrophe, la ville a été évacuée. Avec sa femme et sa fille, Gouri s'est réfugié à Kiev où il est devenu écrivain public pour les rescapés, tous plus ou moins atteints par les radiations.

Choplin écrit comme en apnée. Un récit qui ne s'encombre pas de longues phrases, ni de tirets pour les dialogues. Il économise ses mots comme ses personnages les leurs, ce ne sont pas des phraseurs. Il avance léger en évitant de charger la barque des épithètes. Seul le silence est lourd. Sa phrase retient son souffle comme les pieds des marcheurs de la zone font attention à ne pas remuer la poussière.

C'est Gouri que l'on suit dans la nuit. Il est là devant nous, bras écartés dans sa lourde canadienne ou parka col relevé, des lunettes de motard d'un autre temps sur les yeux, il a enfourché sa machine réduite ici à une lampe carrée semblable à celle que portent encore les employés la nuit dans des gares provinciales un peu paumées. La moto de Gouri pétarade. La bande son reproduit à merveille le bruit d'une moto dont on devine qu'elle n'est pas de première jeunesse. On croirait sentir l'odeur d'essence mêlée à celle de la nuit-, là-bas, sur une route à ornières de la campagne ukrainienne.

Chantal Morel avec trois fois rien et un bricolage sonore signé Patrick Najean, sait distiller une ambiance prenante qui contamine acteurs et public. La vieille canadienne de Gouri nous réchauffe.

L'adaptation de Chantal Morel prolonge l'écriture de Choplin en la concentrant.(...)

Lumière sous les villes

RICTUS / Florence Roux / Publié le 28/05/2014

(...) Sur la scène, les mots ne la ramènent pas, confinent parfois à la sécheresse. Les gestes, contraints par l'espace réduit du plateau, un carré de vieilles planches, vont à l'essentiel, à l'os : ce regard tourné, cette toux qui plie le corps contaminé, le buste tendu dans la nuit sur une bécane. Du confinement extrême de la scène, les comédiens Roland Depauw et François Jaulin tirent une douleur qui force la pudeur. Que se passe-t-il après l'accident nucléaire, quand le désastre s'insinue dans chaque repli de la vie ?

Après, les hommes vivent, reviennent dans leur maison chercher les traces d'un quotidien passé, posent la main sur l'épaule de l'autre, dictent une lettre à l'être aimé. Sous la voûte de la cave, les voix et les corps se glissent dans la nuit, soutenus par une bande son au cordeau : chuintement de la rivière, moteurs des patrouilleurs, tapis de feuilles mortes. (...)

PRATIQUE



Théâtre
Antoine
Vitez

Réservation et paiement en ligne

en priorité en ligne sur le site www.theatre-vitez.com
ou par tel 04 13 55 35 76

Les cartes d'adhésion

Pass Vitez : entrée libre à tous les spectacles

Tarif étudiant : **20 €** / Tarif plein : **70 €**

Pass de soutien : **+20 €**

La carte Partenaire

permet de bénéficier du tarif réduit de 8 € à tous les spectacles.

Tarif : **20 €**

Carte Partenaire de soutien : **+ 20 €**

Billetterie

Tarif plein : **16 €**

Tarif réduit : **8 €** (Etudiant, moins de 26 ans, personnel AMU, chômeurs, professionnels du spectacle et de l'enseignement, abonnés des structures partenaires)

Minima sociaux : **4 €**

Tarif étudiant avec la carte Culture AMU : **3 €**

La carte culture AMU est en vente dans les BVE (bureaux de la vie étudiante).

Accessibilité et parking

Le parking de l'université est gratuit et accessible 45 mn avant les représentations.

L'accès est rétabli par le 29 avenue Robert Schuman.

Salle accessible aux **personnes à mobilité réduite**.

Partenariat avec les souffleurs d'images pour les **personnes aveugles et malvoyantes**.

Théâtre Antoine Vitez

Aix-Marseille Université - 29 avenue Robert Schuman

13621 Aix-en-Provence cedex 1

www.theatre-vitez.com - 04 13 55 35 76

theatre-vitez@univ-amu.fr

